



Petit Courrier des Dames,

Journal des Modes.

MODES.

LORSQUE les idylles étaient encore à la mode, et que les *Paméla* aux lentes et douloureuses amours passèrent de la plume des Richardson à celle des Deshoulières, poètes et romanciers ne manquaient pas de revêtir leur héroïne du chapeau de paille aux brides flottantes et de la robe de mousseline légère et transparente, dont les plis onduleux étaient retenus sur la taille par une ceinture d'un bleu céleste. C'est ainsi qu'alors on peignit ces miracles de tendresse dans un style qu'aujourd'hui on appellerait tout simplement du *rococo* ou du *fadasse*; car le sentiment pastoral a tout-à-fait fini son règne, et de cette vieille école il ne nous reste que les chapeaux de paille et les tissus souples et diaphanes; encore faut-il que leur coupe et leurs ornemens soient soumis à tous

les caprices variés de nos modes ; faut-il que la mousseline et jusqu'aux broderies qui la couvrent et la dentelle qui la garnit, soient dans le style du jour. Cette partie de nos parures modernes est surtout devenue un de nos luxes les plus recherchés, les plus gracieux ; et les écharpes aériennes de l'antiquité ne soutiendraient peut-être pas avantageusement la comparaison de ces milliers de fichus, canezouts, etc. , qui se groupent et se dessinent sous tant de formes différentes chez M^{me} Payan*. En citant ces magasins si favorablement connus depuis long-tems , il nous restera cependant à ajouter que plus que jamais ils présentent un assortiment innombrable et varié de tout ce qui se rapporte à la lingerie, et que la mousseline et la batiste, préférées maintenant au tulle, y sont disposées dans les formes les plus distinguées et les mieux appropriées aux différens genres de toilettes. Rien n'est plus joli qu'un nouveau canezout dit à *la Léontine*, qui, dégageant entièrement le cou comme un corsage à la vierge, retombe en double garniture sur les épaules, et donne un aspect d'élégance à la toilette la plus simple. Toutes ces petites chemisettes si jolies pour mettre avec d'élégans peignoirs, véritable toilette d'une coquetterie de mauvaise humeur, ces collets rabattus qui ont quelque chose de si jeune, et ces fichus montans qui ont quelque chose de si comme il faut, et ces jolis bonnets de matin qui ont le quelque chose qui va à chacun, tout cela enfin fixerait l'attention sur les magasins de M^{me} Payan, si ses nombreuses relations avec les provinces et l'étranger n'avaient établi depuis long-tems une réputation que nous ne rappelons que dans l'intérêt des modes.

On voit aussi chez M^{me} Payan des capotes en tulle brodé qui sont très-légères et très-agréables pour les négligés de la campagne ; elles sont particulièrement jolies lorsqu'elles sont ornées d'un demi-voile en point d'Angleterre.

— On fait des capotes en moire vert-choux, rose, cerise ; beaucoup couleur paille. Un nœud de gaze est quelquefois attaché sur le haut de la tête un peu en arrière, et c'est de là que partent les brides qui se nouent sous le menton.

— On emploie beaucoup de fleurs pour orner les chapeaux : elles se placent de côté. Une branche inclinée, une autre montant vers le haut de la forme. Elles se séparent par des coques de rubans.

— Les capotes ornées d'une seule plume sont très-nombreuses.



Rue Montmartre, n° 167.

— Beaucoup de capotes en moire ou crêpe blanc sont ornées sur le côté d'une seule rose. Cette composition est très-jeune et très-gracieuse.

— Les chapeaux en paille cousue abondent chez tous les marchands. La saison si froide encore ne peut laisser juger s'ils seront beaucoup adoptés. On en voit en paille tressée à jour extrêmement légers ; montés avec des rubans de gaze et un bouquet de fleurs des champs, ils sont vraiment jolis.

— Les chapeaux en paille d'Italie se maintiennent d'une forme un peu plus grande que les autres.

— La seconde édition de la *Méthode de Coiffer*, par Croizat, professeur, vient de paraître. Un dépôt de cet ouvrage si utile, se trouve au bureau du *Petit-Courrier*.

Cette édition, plus complète que la première, est ornée de vingt-six têtes de forme et d'expression différentes, de vingt-huit coiffures, tant antiques, gothiques, que modernes, d'un nombre considérable d'ornemens, ainsi que la nomenclature de tous ceux qui servent pour les parures de bal. Cet ouvrage, vraiment précieux pour les femmes du monde, ainsi que pour toutes les personnes qui exercent l'art de la coiffure, enseigne, au premier coup-d'œil, ce qui convient à chaque personne, par rapport à sa physionomie, son âge et sa corpulence. Il apprend aussi à faire toutes les tresses anciennes et nouvelles, les coques hautes et basses, la pose des fleurs, plumes, bijoux, gazes et cachemires, ainsi que l'art de mélanger les couleurs, et de les assortir au teint et à la nuance des cheveux. Prix : 6 fr., chez l'Auteur, rue de l'Odéon, n° 33 ; 6 fr. 50 c. pour les départemens. (*Affranchir.*)

M. Croizat devant faire un cours (de coiffure) pratique et scientifique, où il enseignera les règles de sa méthode, et le dessin au trait, engage les élèves qui désirent s'instruire à se faire inscrire avant la fin du mois. Ce cours commencera le 1^{er} mai, et durera trois mois, à deux leçons par semaine. Prix : 10 fr. par mois, et 25 fr. pour toute la durée du cours. (On dessinera et on coiffera à chaque séance.)

Paris et Saint-Cloud

AU 18 BRUMAIRE.

« Le fragment inédit qui suit, est emprunté à un livre qui paraîtra prochainement, et qu'on doit à l'un de nos jeunes littérateurs les plus distingués. »

Quand l'ex-ministre de la guerre et d'Egmont arrivèrent au Luxembourg, la garde directoriale était sous les armes dans la cour. Moreau n'ayant pas encore pris possession du poste qui lui avait été assigné, les directeurs étaient encore libres.

D'Egmont et Bernadotte coururent d'abord chez Barras.

Un déjeuner splendide était servi dans la seconde pièce. Les valets, impassibles même dans un jour de révolution, attendaient des convives qui ne paraissaient point. A la vue de ces apprêts, le général et son compagnon échangèrent un sourire de pitié.

Bernadotte pénétrait dans le réduit mystérieux où sommeillait le voluptueux directeur, enivré par les vapeurs du bain.

Par l'effet d'un amalgame plus recherché qu'élégant, on trouvait de l'asiatique et du romain dans le luxe de cet étincelant boudoir. D'immenses draperies rouges à franges d'or, déployées sur les murs, protégeaient l'intérieur contre les injures de l'atmosphère. L'odeur des bouquets de fleurs naturelles, placés dans des vases de stuc, s'y confondait avec le parfum des aromates. Le pied se posait à regret sur des parquets de mosaïque, dont les capricieux dessins reproduisaient des scènes érotiques empruntées à différens sujets de la mythologie. Suivant la mode orientale, la baignoire de marbre, creusée dans le parquet, recevait des flots d'eau tiède de quatre becs de cygnes ciselés. Un soyeux divan longeait la cuve, dont les bords étaient cachés par l'amas bigarré de peaux de zèbre et de tigre.

D'Egmont et son compagnon demeurèrent quelque tems immobiles devant la tête endormie du directeur. Il semblait agité par le cauchemar



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N.º 1 près le passage de l'Opéra.
Modes de Long-Champs.
Chapeau de paille de Ris en en paille d'Italie. Robe en gris de Naples chinée des
M^{rs} de M^r. Delisle, rue de Choiseul.

d'un rêve pénible ; ses sourcils se mouvaient sous une contraction nerveuse, découvrant par intervalles un œil terni et égaré par la débauche ; sa bouche, s'ouvrant sous ses lèvres frémissantes, laissait voir des dents serrées avec l'expression de la rage.

« Citoyen Barras ! » cria tout-à-coup Bernadotte d'une voix terrible.

Un ricanement convulsif fut la réponse du directeur, qui demeurait immobile.

« Barras ! réveille toi ! » répéta-t-il encore.

Cette fois, une pâleur mortelle se répandit sur les joues violacées du directeur, mais il ne se réveilla point. Au milieu de ce luxe parfumé qui l'entourait, on eût pris son visage pour une tête de mort jetée parmi des perles et des roses.

Alors, écartant les voiles, les fleurs, les parfums, Bernadotte porta la main sur l'épaule nue du dormeur, et l'agita avec violence.

Barras ouvrit les yeux en proférant un grossier jurement.

« Ah ! c'est toi ! c'est vous, dit-il d'une voix étouffée en reconnaissant les deux amis. Diables d'hommes ! et que voulez-vous ? la république ? ne l'avez-vous pas ? La guerre ? vous l'avez. Demandez-vous qu'on rouvre les clubs ? on les rouvrira. Tout ce que vous souhaitez, vous l'aurez ; mais, au nom du ciel, laissez-moi dormir à présent. — Dormir ! — Le diable m'emporte, Bernadotte, si tu n'es pas cause que je digérerai mal aujourd'hui. — Je ne suis pas venu, citoyen directeur, pour entendre tes bouffonneries. La patrie est en danger ! — Nous y voilà. La patrie est en danger ! Ils n'ont pas autre chose à nous dire depuis cinq ans : La patrie est en danger ! et au bout du compte, elle ne s'en porte pas plus mal. »

Disant cela, le directeur levait ses bras en l'air, étirait ses membres blancs et mous, et s'agitait comme pour chercher une position plus commode.

D'Egmont et le général maîtrisaient leur indignation.

« Bonaparte est aux Tuileries, » dit enfin le dernier en appuyant avec intention sur chacune de ses paroles. Au mot de Tuileries, Barras se retourna brusquement, et se plaça droit sur son séant. « Aux Tuileries ! répétait-il ; ah ! voilà l'explication de la visite de Bourrienne. — Citoyen directeur, il faut agir. — Agir !... Nous sommes perdus !... »

Il voulut continuer, il ne le put pas ; le spasme crispait ses nefs, obscurcissait sa vue, lui arrachait des gémissemens et des paroles entrecoupées. Ses familiers entrèrent ; on lui frota les tempes, on lui frappa

dans les mains , on lui fit respirer un bouquet de tubéreuses , il revint à lui.

« Il n'y a rien à attendre de cet efféminé , dit le général à d'Egmont. Sortons. — Restez , » cria Barras en s'élançant avec impétuosité hors de la baignoire.

En un clin-d'œil on le roula dans des linges chauds ; un peignoir des Indes , un molleton d'ouate lui furent présentés ; il rejeta tout loin de lui.

« Une épée ! un uniforme ! à cheval ! cria-t-il. — Citoyen directeur , ton indignation est belle , et je l'admire , dit Bernadotte avec un sourire sardonique. Mais à quoi bon te montrer , toi ?... les soldats ne te connaissent point. — Je me ferai connaître. » Et il agitait son bras comme s'il eût été armé. « Laisse faire à la loi , ajouta Bernadotte en haussant les épaules , et ne te commets point avec Bonaparte. — Un petit sous-lieutenant qui me doit tout. — Ce ne sont ni des discours ni des batailles qu'on te demande , continuait Bernadotte , poursuivant son idée avec une assurance imperturbable ; je ne veux qu'une signature. »

Ce dernier mot rappela Barras à lui-même. Il se laissa aller anéanti sur le divan.

« Tes collègues sont d'accord sur les mesures à concerter ; ta voix détermine la majorité ; je venais la chercher. — Et quelles sont ces mesures ? interrompit Barras , dont l'ardeur était tout-à-fait éteinte. — Me remettre le commandement de la division , et m'autoriser , par écrit , à pourvoir à la sûreté générale. — J'ai besoin de quelques instans pour me décider. — Tu hésites ? — Non. — Eh bien ! tu signeras chez Gohier. Hâtons-nous. »

Barras se débarrasse des mains de son interlocuteur qui déjà l'entraînait , et se rassit avec les marques du plus profond découragement.

« Tu as peur ! » dit Bernadotte après une pause et en le regardant fixement.

Il y eut un nouvel intervalle de silence que vinrent troubler un bruit et des cris venus du dehors.

En ce moment , et vers la porte principale , se montra une de ces apparitions qui fourmillent dans notre théâtre classique.

Ceinte d'une tunique romaine , le pied emprisonné dans la sandale , pâle , échevelée , le cou , les bras nus , une femme parut tout-à-coup , et dirigeant l'index vers le directeur.

« Paul , ton règne est fini , » lui dit-elle.

Barras la considérait dans une attitude muette, et de l'air hébété d'un homme faible qui se laisse aller lâchement à sa destinée, lorsqu'à travers les rideaux de soie des croisées on vit se mouvoir des bonnets à poil et un uniforme qui n'était pas celui de la garde du directoire.

Tout le monde se précipita dans le grand salon déjà occupé par une foule d'officiers. Leur chef se tenait soucieux et pensif au milieu d'eux. Sa figure douce contrastait avec le rôle qu'il venait évidemment remplir.

« Général Moreau, dit le directeur en s'avançant appuyé sur le bras de sa pythonisse, pourquoi cet appareil? — Je suis chargé de protéger votre personne et celles de vos collègues, répondit Moreau. — Contre qui? »

On se traîsait pour mieux saisir la réponse de Moreau. — Il n'en fit pas.

« Qui vous envoie ici? demanda Bernadotte. — Celui à qui le Conseil des Anciens a remis le commandement supérieur... — Vous voulez dire la dictature, interrompit d'Egmont. — Général, ajouta Bernadotte, songez-vous à la responsabilité que vous assumez? — J'ai des ordres. — Peut-être en ai-je aussi, et si ceux-là me prescrivaient de m'assurer de la personne du général Bonaparte et de ses complices, que diriez-vous? — Je dirais qu'il est de votre devoir de les exécuter, » répondit Moreau avec un sang-froid stoïque.

« Il n'y a plus de directoire, murmura Barras d'une voix sourde en se couvrant la figure de ses deux mains.

— Citoyen directeur, voici mes ordres, » reprit Moreau: et il les lui présentait.

Celui-ci les prit et laissa échapper ce mot décisif: « Prisonnier!

— Au nom de la représentation nationale, je proteste contre cet attentat, s'écria d'Egmont. — Et moi, au nom de l'armée, je dévoue son auteur à l'exécution de la France, » ajouta Bernadotte.

Un murmure s'éleva parmi les officiers. Moreau l'apaisa d'un signe de main.

ALBUM.

Paganini a donné encore plusieurs concerts où la foule est accourue avec un empressement qui annonce déjà un grand affaiblissement dans la terreur du choléra.

—L'émigration des artistes de Paris pour Londres continue. On a vu s'embarquer cette semaine à Calais, MM. Meyer-Beer, compositeur de *Robert-le-Diable*, Tulou, Adam, une choriste italienne M^{me} Gazzera. Tous les premiers sujets de Paris vont se trouver à Londres pour les représentations de l'œuvre de M. Meyer-Beer ; elle sera solennelle.

 Annonces.

CACHEMIRE DES INDES. — Le Cachemire des Indes jusqu'à ce jour était un objet de luxe, et par conséquent cher. Maintenant il est devenu un objet d'économie par sa durée et par la modicité du prix, puisqu'il ne coûte pas la moitié de ce qu'on le payait anciennement. De plus, on sait que l'on usera vingt Schalls de toute autre fabrication, avant de voir la fin d'un Cachemire des Indes, qui a même encore une valeur lorsqu'il est usé. Les dames peuvent se convaincre de ce que nous avançons, en visitant le magasin de M. FICHEL, *rue Sainte-Anne*, n° 51, au premier, connu avantageusement depuis plus de vingt ans pour ce genre de commerce exclusif.

PAR BREVET D'INVENTION, CHAPEAUX HYDROPILES, *rue Meslay*, n° 65. — M^{me} V^e DAVRIL et M. DANINOS père, viennent de mettre en vente ces Chapeaux d'une nouvelle espèce, qui imitent parfaitement les *Chapeaux de paille d'Italie*, ne leur cèdent en rien ni pour la souplesse, ni pour la légèreté, et ont en outre l'avantage d'être imperméables. Ils sont infiniment supérieurs, sous tous les rapports, aux diverses imitations de la paille qui ont été faites jusqu'ici, et particulièrement aux chapeaux en carton, avec lesquels on est prié de ne pas les confondre.

Nous recommandons les noirs, comme pouvant servir pour deuil, ayant l'avantage de pouvoir se porter dans la belle saison.

A ce Numéro est jointe la planche 887.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre. Paris, 9 fr. — Départemens, 9 fr. 50, — Etranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, *Boulevard des Italiens*, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés *franc de port*.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, *rue Saint-Louis*, N° 46, au Marais.